

CHRISTIAN HONGROIS

« De Trompettes en bourdons »



STAGE DE VIELLE A ROUE

MAYET-DE-MONTAGNE

Allier

23 et 24 Mars 2013

Animé par

Pascal LEFEUVRE et Philippe MOUSNIER

Avec la participation de :

Lise BARKAS
Marc BERNAD
Frank BOERRIGTER
Daniel BURTIN
Nicolas CHAUMIER
Kaky CHIRON-BARD
Agnès DEVAUX
Christine FAUVEAU
Christian HONGROIS
Thomas HONGROIS
Fabrice KIEFFER
Élisabeth NOURY
Sylvia ROLLAND
Frédéric ROSSI

L'excellence des vielles des maîtres luthiers :

Jean-Claude BOUDET
Raymond CHANCE
Jean-Paul DINOTA
Dominique ENGLES
Jean-Noël GRANDCHAMP
Jacques KERBOEUF
Claude LYONS
Philippe MOUSNIER
Henri RENARD
Bryan TOLLEY

Et la main gourmande de notre cuisinière :

Diatou LEFEUVRE-SONKO

« Oceano organistrum »

Une coque repue d'une indigestion de noces et de banquets berrichons.
La tête reposée d'une figure de proue d'un impossible galion morvandiau.
Quelques cordes avenantes d'un improbable trimât bourbonnais.

L'avez-vous vue notre caravelle chiffonnière se lancer dans les branles des eaux agitées des océans de nos campagnes ? Là, bravant le destin d'un cortège nuptial, ailleurs, secouant sa cargaison de rondeaux, ou encore bataillant la bourrée pour que sabotent les gars du Lyonnais, les filles de Bresse ou les amoureux de Gascogne.

La première fois que je l'ai vue, cette vielle de France, je n'avais pas dix ans, sans doute, et je courrais derrière mon père comme on peut se serrer tout contre un mât de cocagne pour y rêver de réconfort charcutier.

Un petit village du Morvan, des guirlandes et des lampions de papier, une rumeur de moustaches bourguignonnes roulant leurs airs de canailles et là, sur l'herbe de cette frairie républicaine, les larges sabots de personnages biau-dés, chapeautés, juponnés et coiffés. C'est à cet instant que mon père, en instituteur jamais en vacances, me fit part de cet adjectif qui pour moi allait définitivement illustrer son pays que je découvrais derrière lui et qui, traversant les eaux gutturales de son accent bourguignon, devint une sorte de torrent, lourd, puissant et déversant derrière ses airs de roulement des tambours d'Austerlitz, le seul matériau d'une vie de découverte ethnologique :

«C'est le Folklorrrrrre morrrrrrvandiau».

Le folklore,,,,oui, mais les yeux de gosses fixèrent à cet instant cette caisse de bois d'où sortaient d'incroyables sonorités si lointaines de mon Algérie coutumière. Et puis, quel étrange mystère, quel frisson effrayant car cette boîte, sans en connaître le mécanisme diabolique, me replongeait dans le trouble d'un film que mon père nous avait passé, à nous les gosses algérois de son école, où rires et pleurs, frayeurs et amusements se mêlaient comme complainte. Le Vivarais, l'Ardèche, les marrons, Peyrrebeille, Fernandel, l'auberge rouge,,,,,et cette boîte à musique que Fétiche, le serviteur noir de cette mésaventure historique, se plaisait à faire sonner comme crécelle d'un dernier jugement en tournant une semblable manivelle. Pour moi, gamin d'Algérie, cet orgue de la barbarie des époux Martin placèrent désormais l'œil et l'oreille de ma découverte métropolitaine sous la bienveillance des vibratos de Montand :

« Chrétiens venez tous écouter,
Une complainte véritable,
Celle de trois monstres inhumains,
Leurs crimes sont épouvantables. »

C'est dire combien à cet instant cet instrument, que mon père me dit être une vielle, m'inspira de fascination. J'approchais là le cœur de l'Histoire de France, « d'un côté le précipice, de l'autre la forêt et les loups », telle était l'image de ce pays que j'avais admise par la voix chevrotante de Françoise Rosay dans ce film fondateur. Epinal ne m'épargna guère, mais quel délice d'approcher de si près l'instrument de cette France paternelle. C'est ainsi qu'elle entra dans ma vie et ne cessa d'être là, embusquée sous les foyards à têtes chenuës.

Sa première embuscade eut lieu en Bresse, en 1978, j'avais vingt ans et je ne fis rien pour empêcher le diable de cette vielle de me chiffonner les oreilles. Ce fut alors l'entrée dans le « Folklore », ses rites d'agrégation, ses rites de passages avec pour marge la retraite des stages initiatiques. Le

groupe folklorique de Pont de Vaux dans l'Ain, l'incontournable Gaston Rivière de Montluçon, Josette Desloges, les hospitaliers de Bourg pour hôtes d'excellence et puis la fuite, l'escapade folk en Vendée, l'avant-deux pour drapeau et la scottisch pour conquérir le monde...1979, je commandai et pris possession de ma vieille chez Jean-Noël Grandchamp...et là :

« C'est une maison bleue adossée à la colline... »

Le Forestier comme barde, décidément je ne quittais pas le maquis paternel, les copains, les bals, les veillées de « collectage », l'ethnographie en fleur...et nous fondions notre groupe « La Guenille à Pierrot » pour cabane outremer et naviguer sous les valse de polkas.

« On y vient à pied, on ne frappe pas, ceux qui vivent là ont jeté la clef... ».

Oui cette sacrée vieille, les années quatre-vingt, mes petites années de bonheurs qui bourdonnent, qui chantent, qui dansent, oui :

« c'est une maison bleue accrochée à ma mémoire ».

Et puis il a bien fallu que la maison changeât de ton, qu'elle prît la couleur d'une marée de maturité. La vieille qu'on décrocha de moins en moins de sa patère en s'excusant chaque soir de ne pas l'honorer d'avantage et un jour elle disparut, happée par cette mauvaise vie de travail...

Trente années qui passèrent comme trois croches sur les chanterelles de mon destin et les gosses qui me dirent un jour « dis Papa, raconte moi la vieille ! ». Alors c'est le chemin à l'envers, le bourdon qui sonne comme un « je t'aime » et la trompette qui bat son plein de quatre-cent coups.

Été 2012.

Asnost en Morvan.

Ça bombarde les gars, il fait chaud, mes deux fils installent un toile de tente pendant que « veuzouent » au loin des rythmes autrefois familiers. Nous montons cette ravine morvandelle, accédons au cœur de la fête et là, mille vieilles se répondent, s'interpellent et se chamaillent, vous prennent aux tripes, vous emportent, vous traînent et vous entraînent et vous laissent une gueule de bois, tard, très tard jusqu'au petit matin, à l'heure où se taisent enfin les petits bourdons de nos coccinelles excentriques.

Imaginez un gaulois grand comme un foudre et dont la moustache ne cache pas la gourmandise qu'il porte à la vie. Des cheveux gris en bataille, une paire de lunettes ébobées, ce Vercingétorix à l'accent gascon porte haut et fort sa ration de frites et d'omelette lorsque nous le croisons sur le forum des luthiers. Quelle Chance ce Raymond, il est là, posé comme un roi de lune et c'est bien son allure bonhomme, sa façon de Cyrano et son œil rieur qui nous le fait aborder bien naturellement. Bon, ben voilà, top la mon facteur, faudra se rendre en Berry,, plus tard en Toussaint et louer pour mon fils Thomas sa première vieille « d'étude ». A n'en pas douter, ce qualificatif porte l'ouvrage vers le respect d'une lourde tâche à accomplir dont les premiers pas se doivent d'être encadrés des avoirs et des savoirs d'aînés talentueux.

Et oui, nous y sommes Thomas à ton premier stage.

Vichy, le Bourbonnais, Mousnier, Lefeuvre, Bernad et toute la bande entre Apremont savoyard, cochonnailles grenobloises, maffé sénégalais, tourteaux poitevins et gâche vendéenne.

Un, deux, trois, quatre,,,
les voilà tes premiers coups de...
Mayet... de Montagne.

« Cléopâtre et César »

Le-Mayet-de-Montagne.

Nous voilà bien avec un nom pareil, une pluie qui nous prit les pneumatiques aux tripes et des entrelacs de macadam à vous faire perdre le nord.

Enfin, de ces alpages bourbonnais, je ne retins à cet instant que la grisaille d'une matinée qui nous conduirait fatalement à les rencontrer...

Comme si le scénario de ce film ne pouvait débiter autrement que dans la brume, la lenteur des crachins et l'humidité qui vous enroberait comme une dragée vous faisant renifler la chaleur d'une chaumière à cent lieues.

De cette marche communielle il fallait un écrin pour y lover notre bonheur et attendre impatiemment qu'elles se dévoilassent, qu'elles sortissent de leurs boîtes, de leurs coffres, de leurs housses ou de leur capeline et qu'elles laissassent, aux chalands que nous étions, tous les plaisirs de voir une à une les courbes de leurs ventres dorés de désirs. De ces butineuses, Thomas et moi en attendions la danse comme, un soir d'été, le froufrou de la ronde des feuilles d'un figuier se frottant la ventrèche aux premières brises. C'est dire que nous frissonnions ce vingt-trois mars deux mil treize lorsque nous descendîmes les marches du grand escalier de notre petit olympia, vaste et austère bâtiment scolastique, duquel forcément une crypte surgirait de ce miracle de sombres détours.

Et puis là, des voix lointaines, un dédale de vestibules irraisonnablement imbriqués, la nef remplie de tables et de chaises ingrates, une scène de carrelages vieillots et dans la sacristie, les premiers prêtres de cette messe dont nous avons reçu par voie postale apostolique l'intitulé puritain nommant cette retraite : « Stage de Vielle à Roue ». Alléluia, nous venions d'atteindre le cœur de notre très lourde mission. Nous n'avions plus qu'à attendre...qu'une à une...mises en scène telles des nymphes ou pucelles d'opérettes, les muses ne dégourdissent leurs trompettes et bourdons sous les caresses de leurs Stentors et Polymnies.

Thomas et moi-même n'avions pas d'autre affaire non plus que de livrer aussi aux regards du forum, en effervescence fiévreuse, le galbe de nos belles gauloises berrichonnes. Lentement nous allions ouvrir nos châsses de Pandore pensant bien à cet instant qu'il était temps que nos vieilles respirassent la bolée oxygénée de la Montagne de Mayet âprement arpentée.

Ne riez pas de cette étrange aventure, mais, et j'en jurerais, il me sembla entendre de leurs ébènes et de leurs palissandres, de leurs noyers et de leurs ormes, monter comme des gémissements formant, en se liant les bémols, d'improbables sourdines de soulagements.

Bon, il en est des mirages comme des hommes, ils sont insaisissables,,alors quand l'oreille se met à rêver, Dieu n'écoute plus et laisse entendre. Mais nom de dieu, que n'ai-je entendu de cette complainte là, de la musique silencieuse de ces instruments enfin libérés de leurs contraintes les corsetant des mille façons que les hommes eussent imaginé des siècles durant pour enfermer les charmes de leurs femmes.

Ainsi, seize superbes vieilles posaient nues devant moi, la poitrine offerte, les fesses rebondies, le thorax timbré et la manivelle avenante.

La plus discrète de ces nymphes était bien celle de l'enfant de chœur de cette cérémonie, tendrement lovée dans sa caisse capitonnée de velours précieux et chaleureux. Elle ne semblait pas vouloir s'éloigner de sa marâtre paternelle de trente fois son aînée mais si rassurante avec son lion et ses fleurs de lys fanés, comme si elle attendait encore un bourdon pour lui butiner les orteils...

Ah, en voilà une qui se distinguait, non que son amant fut un élégant strasbourgeois barbu, souvent sur les nuages duveteux d'un rondu de cigognes, mais le cartésianisme de sa présence n'avait d'égal que la préciosité d'une sonorité maternelle, enveloppante comme un câlin. Sa voisine et

cousine alsacienne, lustrée comme une horloge vosgienne lui rendait un sensible clin d'œil en complice d'un jeu discret, sur la réserve d'une future espièglerie,,un jour,,plus tard.

En retrait, comme si elles ne voulaient pas tout laisser voir de leurs dessous, deux jeunes vieilles, entraînaient leur ventre au point de les rendre plats comme des danseuses du Lido,,ah la coquetterie, où va-t-elle se nicher ? Et c'est sans doute l'effet bégueule de ces prudentes vierges qui forgeait chez leurs très coquins propriétaires de bien imprudentes manipulations nerveuses d'impatience,,,,à en rougir de plaisir !

Comme un coquelicot dans un champ de cœurs d'artichauts l'une d'elle semblait rougir de tant de regards d'empressement gracieux alors que ses voisines plus féministes et sans doute girondines, adeptes de l'effet « Guillotin » et leur ayant supprimé tout chef compromettant et distinctif, tentaient de pousser la carmagnole montagnarde plus que la mazurka Antoinette sur les tons d'un clairon bonapartiste. Avec ses trois grâces décapitées, c'est Austerlitz qui couve,,allez les gars, ne mêlez pas vos trompettes ni même vos chiens, vous seriez bien surpris de ces amazones fougueuses. Plus discrète et faisant la tête, une Boudet boudeuse se planquait dans sa coque aéro-dynamique semblant ne pas vouloir livrer ses secrets sans qu'on lui en fasse demande polie et courtoise,,,,que voulez-vous, il en est de ces vieilles qu'il faut prendre du bon côté, faute de quoi elles freineraient à louer leur sonneur.

Sans jouer de mots, simplement caressée par le courant « d'euèredèdeffe », patronyme phrygien de son musicien, une vieille dorée comme le bon pain renaissait des dispositions digitales de son empessant découvreur. Enfin, fermant ce cercle circassien de modernes chiffonies, un trio de virtuoses déposa sur leurs genoux les cabosses de leurs muses superbes. La conque ronde comme un sourire de la vieille de Fred, dont la bonhomie boisée n'avait d'égal que la chaleur affectueuse de son maître, portait le regard vers l'escapade d'une bourrée. Près de cette potée d'humeurs sensuelles, deux vieilles longues comme des sirènes étiraient leurs altesses vertueuses tel un grand écart entre l'ancien et le moderne, entre art dodu et svelte esthétisme. Envol luthier, œuvre du charpentier de l'apesanteur Mousnier, il me fallut observer son inventeur déposer sur son ventre, pétri de vertigineuses découvertes, un autre vieille-scarabée, sorte de lucane aux nombreuses et voluptueuses élytres toutes plus vibrantes et résonnantes pour croire que l'au delà existait. Alors, il fallait bien, pour ce rondeau de déesses aux sautereaux impatients, une Cléopâtre pour donner du sens à l'apparat de cette danse.

C'est là qu'elle apparut, dans les bras de son César, le nez si long, les jambes si galbées, la croupe si saisissante et le sourire si large comme un delta de plaisirs. Elle savait bien qu'elle allait bientôt, très vite, frémir des cajoleries d'un doigté que toute l'Andalousie espérait. La grande Cléopâtre le savait, dès son premier regard, qu'il y avait de l'orient dans les phalanges de cet homme là, du phrygien et de l'éduen, du gaulois-bourbonnais et du breton-berrichon et qu'elle laisserait ses trompettes et chanterelles, ses bourdons et ses lévriers s'amuser de son amour, inlassablement. La folie d'une rencontre. Celle d'un homme et de son instrument, celle des vieilles et de leurs troubadours.

Que la Montagne était belle à Mayet.



**Vielle Jean-Noël
Granchamp, 1979.**



**Kaky Chiron-Bard.
Vielle Boudet.**

Une dizaine de personnages sous la cuirasse de la douceur, les doigts pour acteurs de son métier, Kaky pose sa vielle sur ses genoux comme le saint-sacrement d'un héritage précieux. Tourne-tourne petite manivelle, tu n'as pas finie de m'en apprendre car la curiosité n'est pas la moindre des qualités de Kaky.

Kinésithérapeute de son métier, Jacqueline hérite de la vielle Boudet paternelle des années 1985-1990 et, se souvenant des ses années « piano » sur son vieux-quart Playel et de ses moments de choriste grenobloise, elle sent soudain la boulimie de la retraite buissonnière présenter son paradis de libertés devant elle.

Elle a du cran cette femme, car non seulement elle part à la conquête de cette galère de chifonie, mais encore se met à souffler dans les voiles de sa chaloupe les délices d'un zéphyr par la trompe d'une bombarde. On le voit bien, Kaky se pose avec détermination généreuse au cœur d'un paysage familial entre Berry et Morvan de papa, et Bretagne de maman. Alors, comme la solitude n'est pas le genre de la chaumière, Kaky va rejoindre les facéties musicales et chorégraphiques du groupe de folklore et traditions de Bernin, petit-bois du Grésivaudan en Isère, peuplé d'une bonne quinzaine de lutins-musiciens : « Lou Pelaya »...

(cf : lettre Jacqueline Chiron-Bard,30/03/2013 ; site loupelaya.free.fr).



Nicolas Chaumier
Vielle Lyons.

Le prénom d'un grand Saint, le visage angélique d'un apôtre, mais l'œil vif et taquin de ce chantre de la bonne humeur me laissent deviner le sacerdoce de ce vieilx grenoblois qui, à mon avis, ne se contente pas seulement de « faire danser les filles du village ». Non, l'invitation porte au delà de la chorégraphie de lucioles mais vers la recherche spirituelle d'une vraie vie de copains, à la Brassens, sur la grande mare des canards, juste une vielle en place d'une guitare pour que dansent les petits bonheurs.

D'ailleurs, cette vielle plate n'a rien, non plus, du radeau de la Méduse, mais d'un vrai bateau long comme le bon grain d'une péniche nonchalante. Comme une pirogue de regain, sentant bon les garrigues de Giono, pays de sa naissance en 1979 et baptisée de la volonté de son Geppetto, le facteur Claude Lyons.

Alors, notre ami Nicolas poursuit depuis dix-huit ans auprès d'Huguette Schuffenecker, la chifonnière confirmée des copains de « Lou Pelaya » de Bernin en Grenoblois, sa quête de fraternelles ripailles et joyeuses retrouvailles avec « Jean, Pierre, Paul et compagnie, c'était leur seule litanie, Leur credo, leur confiteor, aux copains d'abord ».

(cf : lettre Nicolas Chaumier, 01/04/2013 ; site loupelaya.free.fr).



**Daniel Burtin
Vielle Mousnier.**

Comment dire l'aplomb de ce gars du Cantal sinon en lui accordant l'adjectif qui rassure, le verbe qui apaise et la conjugaison d'un homme de cœur.

Calme et placide comme son Auvergne, il semble mesurer, entre jonquilles sauvages et gentianes, le temps qu'il faut pour avancer,, tranquillement. Alors, après une gorgée d'Avèze le voilà reparti avec sa « lira mendicorum », à la recherche du trésor mélodique et d'un tempo libérateur sur cette vielle mûre de Philippe Mousnier.

A n'en pas douter, cet ascète va bien épater Saint Flour, Saint Pierre et Saint Vincent et j'ai idée qu'un sacré luthier de Dordogne va lui peaufiner sa première « Belle vielleuse ».

(cf : lettre Daniel Burtin, 29/03/2013).



Lise Barkas
Vielle Engles.

Si « le silence est d'or et la parole d'argent », alors cette fille est un trésor. Une discrétion qui l'efface trop, la timidité à la boutonnière, des petits pas de souris, il faut voir cette fleur sauvage soudainement grandir lorsqu'elle se saisit de sa vielle comme d'une brassée de frissons. Sans mot dire, sans verbe frémir, juste le poignet comme instrument de ses désirs et un doigté de muse pour caresses mélodieuses. Lise nous entraîne alors très vite dans des sentes de légèreté symphonique qui fleurent bon le printemps.

Forcément, depuis trois ans, de l'école de musique strasbourgeoise de la Robertsau aux facétieux stages et cours de la compagnie Cric Crac de la nordique Villeneuve d'Ascq, notre petite souris parcourt, de septentrion en méridien toutes les notes de son accord. Et puis, en Alsace, ses rencontres régulières avec Fabrice et Philippe Laussine lui offrent aussi une nouvelle façon de conquérir sa symphonie, habilement achevée en janvier 2011 sur les genoux de son créateur Dominique Engles en très Haute-Loire.

(cf : lettre Lise Barkas, 27/03/2013).



Frédéric Rossi
Vielle Dinota.

Nul besoin d'imaginer le « bon pain ». Il suffit pour ça de croiser Fred.

La carrure d'un pain de quatre, le sourire doré comme la croûte, le geste généreux d'une mie gourmande, Fred est d'abord de l'épeautre qui ne demande qu'à être pétri de toutes les curiosités du monde musical. Il a l'appétit d'une tranche de pain trempée dans la soupe chaude et qui gonfle ses entrailles de toutes les saveurs d'une mijotée de mélodies.

Huit années qu'il glane son ivresse au son de la vielle et si la Drôme est un carrefour, Fred en récolte sa richesse, qu'elle fût bourguignonne, bourbonnaise, berrichonne, savoyarde ou morvandelle. Et là, au cœur de ce confluent, il y eut la rencontre avec Marc Bernad, son enseignement, son amitié et, déroulant le tapis tendre des fraternelles rencontres, Agnès Devaux, le « trad » du « Lumbago » et toutes les opportunités viellistiques...

Alors, dans cette danse enivrante, l'éducateur qu'il est dans les tripes, a su trouver le juste ton d'une ronde. Il y a cinq ans, il commande sa vielle chez Merlin l'enchanteur, emmitouflé dans sa place forte de Vauban, comme un cocorico lancé au temps modernes. Encore un carrefour où Saône et Loire se rejoignent et chantent les trompettes du maître luthier Jean-Paul Dinota.

(cf : lettre Frédéric Rossi, 27/03/2013).



Agnès Devaux
Vielle Mousnier.

Cette belle femme a le regard d'un terroir, riche, secret, généreux. Il ouvre l'espace d'une œillade, tout un paysage large et généreux de pâtures souveraines. Ainsi il ne lui échappe rien, à cette Déméter, de tous les félicités d'une agriculture maternelle. Elle sait conjuguer sa musique aux tempos de la Clairette, de la caillette, de la pogne et de tous ces délices qui calent un estomac au cœur d'un pays. La Drôme est son écrin, la musique sa passion et la vielle l'expression de sa grâce. Il faut entendre les voix basses de l'alto de son instrument pour glisser chaudement dans la magie de son jeu. Quatre années déjà qu'elle grignote inlassablement les bonheurs de ces symphonies. Laurence Bourdin et Marc Bernad pour parrains méthodiques, l'orchestre-école de vielle à roue pour écrin mélodique et toutes les clairières merveilleuses plantées des mille grains de son de « Lumbago », de « Tradivarius » et autre école de musique des « Ramières ».

Aussi, il lui fallait bien poser sur son ventre, la résonance d'un timbre précieux et c'est Philippe Mousnier qui lui a réalisée en 2011 cette vielle superbe que je nommerais « Altesse ». Effets superbes d'une impératrice Eugénie, boiseries lustrées d'un panthéon de rêves, Agnès fait corps avec sa vielle et cette muse a plus d'un tour dans son aumônière de modes et de tempos. Je crois même qu'un sacré trio de saltimbanques se tourne vers cette FAM...Fred, Agnès, Marc,,,l'olymppe, c'est sûr.

(cf : lettre Agnès Devaux, 27/03/2013).



Marc Bernad
Vielle Mousnier.

Il en est d'un instrument comme d'un continent et lorsque Marc enlace sa vielle, le spectacle est là. C'est le départ d'un transatlantique, l'arrivée de l'orient-express, une halte à Venise, une pause à Zanzibar, enfin, vous voyez-bien, le cinémascope pour un grand western. Avec sa vielle, juste en lançant sa grande roue à aube sur les chanterelles de son Mississippi, Marc pourrait estourbir de bonheur le moindre sceptique qui douterait des performances d'une telle goélette mélodique. C'est sans doute un coup de sirocco de trop qui l'a poussé dans la malle aux trésors de nos traditions françaises. Juste histoire de croire à nouveau qu'il existe une patrie au delà de la terre de sienne algérienne. Alors la vielle, pour Marc, c'est bien au delà d'une histoire d'amour, c'est la découverte de l'Atlantide. Et quelle caravane de réussites depuis les années 1980 où, formé par Pascal Lefeuvre recherchant aussi son Andalousie, il multiplia les grandes traversées sur toutes les mers mélodiques et tous les océans musicaux. Sa manivelle insatiable fouillant et dépoussiérant le médiéval, le renaissant tout comme le folklorique. C'est dans cet univers d'intenses émotions artistiques qu'il créa ou collabora sur les scènes du « Viellistic Orchestra », de « La Compagnie Médiévale Languedoc-Roussillon, de « L'Aloete », de la « Transe express », de « Valentine », des « Grains de son », des enregistrements avec « Danse sur le Piano », de « Cornes de Muses et Manies Vieilles » et plus récemment en 2010 qu'il fit naître avec Laurence Bourdin « l'Orève, orchestre école de vielle à roue »,,,,quel vaisseau, quel capitaine !!! Car voilà vingt ans qu'il enseigne sa passion et publie maintenant un « précis de coup de poignet de base » pour donner aux moussaillons l'envie du grand-large.

N'oublions pas que dans le palmarès d'une frégate au long cours, il faut trouver caravelle à sa mesure et là, c'est le Maître Luthier Philippe Mousnier qui en 2000 lui fit découvrir les voiles d'un galion ténor dont la gravité de ses abordages lui fit découvrir encore une nouvelle terre lointaine. Le Rubicon est passé, « Alea jacta est ».

(cf lettre Marc Bernad, 28/03/2013).



**Christine Fauveau
Vielle Kerboeuf.**

La patience comme tempo, le sourire pour mélodie, la générosité pour partition, voilà Christine la discrète toujours prête, entre deux apprentissages, à faire don de ses gestes maternels. Et c'est ainsi qu'elle pose sa vielle, comme on porte un enfant. Ses doigts caressent la loupe d'orme comme on talque un poupon et, doucement, glissent vers le cliquetis des sautereaux pour saisir le sourire mélodique de bébé qui s'éveille.

Une maman, attentionnée qui depuis trois ans recueille gestes et conseils pour grandir avec sa vielle. C'est auprès de Jocelyne Bienvenu, très sage-femme qui enseigne les entrelacs de musiques anciennes à Jouy-en-Josas dans les Yvelines à l'atelier « Music-X », que Christine cultive cette maternité musicale. Sans doute pour apaiser l'exil et retrouver de son pays de Cusset, de son Auvergne, de son Bourbonnais et de ses sources célestines pétillantes.

Son bébé, elle l'a fait naître en 2012 chez Bernard Kerboeuf, dans l'Indre, au cœur des aventures de la petite Fadette et de François le Champi, c'est dire ce besoin de retrouver la saison d'une enfance heureuse.

Alors, entre deux toiles de paysages qu'elle peint dans le silence des songes, elle retrouve sa « montagne » en embrassant le lustre de sa vielle. Le bonheur, tout simplement.

(cf : lettre Christine Fauveau, 03/04/2013).



Sylvia Rolland - Vielle Dinota.

La vivacité du vermillon, la chaleur du pourpre, la rigueur du cardinal. Cette couleur rouge sied à merveille à Sylvia et elle porte l'aura de ce pigment comme on porte un drapeau d'allégresse et de bienvenue.

C'est drôle comme une couleur peut teinter le monde invisible des émotions. Quelques rameaux d'un olivier christique plus sobre sur la table de sa vielle Dinota, portent l'attention vers la passion qu'il faut pour entrer en Jérusalem. Et lorsque Sylvia se penche sur son sacerdoce mélodieux, elle y concentre tout un attachement viscéral, une vocation studieuse, le carnet à la main, relevant toutes les notes des ivresses rencontrées et des bémols à agiter comme palmes aux rameaux.

C'est dans les années 1975-1980, avec sa mère, qu'elle commence ce chemin de « montagnardes », multipliant les apprentissages et les stages auprès de Dominique Borel ou de Gaston Rivière. Clermont-Ferrand, Bourg-en-Bresse, et danse la « Bourrée des Monts d'Auvergne » qu'elle fréquente pour y jouer et valser.

Et puis la vie, trente années qui passent, encore ce chemin et ces oliviers qui l'emportent. Agde est là, somptueusement carminée de passion, les oliviers et le pin de Brassens « qui saura prémunir contre l'insolation » et plus bas, la mer et ses nymphes. Des muses se regroupent, quel bonheur, nues de tant de libertés musicales. Elles lancent au ciel le chant du retour, c'est « Le paratge des Sirènes », comme pour saisir et poursuivre les vers d'un poète maudit, jouer de cette vielle maléfique pour que les « bons amis,..., tantôt venus d'Espagne et tantôt d'Italie, tous chargés de musiques jolies,..., de villanelle un jour, un jour de fandango, de tarentelle, de sardane » se retrouvent sur les monts d'un Mayet de Montagne pour chanter l'Auvergnat que nous espérons tous être un peu.

(cf : lettre Sylvia Rolland, 28/03/2013).



**Thomas Hongrois
Vielle Chance.**

La réserve de son âge, le retrait de ses quatorze ans, la timidité de politesse, mais Thomas n'en perd pas une et son regard est un laser qui déshabille chaque vielle pour en retenir mille et un détails. Il faut dire qu'il rêve de surfer sur les eaux palissandres, l'écume d'ébène, le ressac des essences luthières d'épicéa et la loupe d'ormeaux centenaires.

Oui, il veut devenir luthier et dans le bout du monde de sa Charente maritime, dans sa cabane de menuisier, au fin-fond du jardin, capitonné dans ses songes professionnels, il découpe, cisèle, martèle, forme, sculpte à tous vents comme Larousse en bataille. Alors, les mains accrochées à la vielle d'étude de notre Chance de Raymond, vous savez, ce personnage croqué comme un gaulois d'Uderzo, Thomas se lance dans ce premier stage pour tenter de maîtriser le ventre de sa magicienne. Le blond-vénitien de ses cheveux en plumage, le rouge et le noir en hommage et les premiers petits coups secs de son chien en ramage, il pose ses premiers pas dans notre monde merveilleux peuplé des aventures de lapins blancs, de reines de cœur, de chenilles et de pigeons. Nul doute qu'une Alice conduit les rêves de notre apprenti dans ce jeu de cartes à la Lewis Carroll. L'autre côté du miroir n'est pas loin, parole de papa...



Pascal Lefeuvre
Vielle Mousnier.

« Tout est déjà dit par ci, par là... »,,,oui, c'est un peu vrai cher Pascal, sauf que...

Sauf que ce gars là n'est pas un ange, mais c'est « Djibril », notre archange Gabriel, diligenté par Averroès pour remettre nos vielleux sur le chemin de nos Andalousies. Quel blasphème de penser autrement car il suffit d'entendre Pascal se saisir de son instrument pour comprendre qu'il y a, derrière cet homme, grand comme un couffin de grenades de l'Alhambra, une armée de séraphins planqués dans chaque bémol de son tempo. De l'amour distillé sous les doigts et chaque note est un frisson de désirs qui, lentement, nous laisse plonger dans les eaux tièdes d'une méditerranée matricielle.

Qu'il sonne une bourrée, joue une java ou tintinnabule les grelots d'une « nouba » providentielle, tout son art incline la mélodie à se réchauffer auprès d'une histoire longue, très longue, riche des carrefours antiques et des césures modernes. La Tolède Andalouse croisant la médiévale Carcassonne, le Berry folklorique se nourrissant d'une Venise baroque, à moins que ce ne soit Rio la « sambatique » flirtant les djembés de griots africains. La musique de Pascal est celle d'une vielle chamanique, juste un turet entre le naturel d'une vie et l'évanescence des âmes. Elle se pose là, sur votre épaule comme un main amie et vous glisse au creux de l'oreille ce « je t'aime » que nous attendons tous, éternel.

Cette éternité conquise, bien entendu, par la lutherie divine d'un prince mycénien déguisé en périgourdin facétieux que la république administrative surnomme Philippe Mousnier. Qu'on se le dise, même si « tout est déjà dit ».

(cf : lettre Pascal Lefeuvre, 27/03/2013, voir aussi biographie, discographie Pascal Lefeuvre in « Trad-Magazine », Hors-série, 2008, ainsi que www.albacarma.com).



Frank Boerrigter
Vielle Tolley.

Sous la carapace extérieure d'un très sage pasteur, barbe taillée à l'anglicane, notre hollandais de Frank ne cache pas une sacrée boulimie de fraternelles rencontres et de chaleureuses ripailles. La vielle qu'il sonne sur son cœur est l'instrument de son amitié partagée. Il « bourlingue » depuis près de quatre ans en Poitou, avec son épouse Hélène, pour croiser sur les chemins d'autres ménestrels, d'autres « bricoleurs » comme il aime à le dire.

C'est ainsi qu'il fit connaissance d'un « Troubadour d'Aquitaine », anglais de souche, ingénieur de formation et luthier de passion, Mister Bryan Tolley, savamment dissimulé dans le paysage « so british » du bocage des Deux-Sèvres. C'est auprès de cet « éclairé facteur » qu'il commanda sa vielle type « Bosch » en hommage à cet enfer de Jérôme, confit des péchés néerlandais.

Cet enfer lui va comme un gant, fréquentant quelques stages d'initiation démoniaque auprès de Bryan Tolley puis de Pascal Lefeuvre sonnante à qui mieux-mieux les trompettes de sa Jéricho pour que tombent les dernières murailles. Voilà le seul credo de sa symphonie, abattre tous les murs qui entraveraient son cœur et sa curiosité d'enfant des voyages.

(cf : lettre Frank Boerrigter, 07/04/2013).



**Fabrice Kieffer
Chifonie Renard.**

Il y a chez Fabrice un « je n’sais quoi » de solitaire, vous savez, de cet air de lande sauvageonne où poussent, en bataille hirsute, la bruyère et les calunes. De ce tapis de mohair, émergent, en bastion de conquête, là un bouleau placide, ici le sycomore glorieux ou plus loin l’aubier d’un tremble résistant.

C’est sans doute son Alsace qui lui donne cette allure de beffroi qui pose sa présence en gardien des horizons. Il écoute, regarde, observe comme une horloge, méthodiquement, avec la mélodie du plaisir dans sa besace de pâte. C’est ainsi qu’il croisa, sur les landes d’un marché, la ballade d’un irlandais,,il y a de ça très longtemps, plus de quinze ans. L’homme était fort, barbu comme Joseph, endimanché comme carnaval, portait sur son ventre emmaillotté de quelques tissages aux carreaux écossais, une vielle superbe qu’il sonnait des timbres puissants de musiques fières et jalouses. C’était Pol O’Ceallaigh, poète et vielleux irlandais, fascinant de présence, au point de donner à Fabrice l’envie de se surprendre dans les bras d’une telle symphonie.

C’est un goupil de l’Ain, le luthier Henri Renard, maître s’il en est des traverses viellistiques, qui lui fournit sa chifonie et comme loutre en goguette, Fabrice se lance dans les marais d’eaux lustrées des musiques les plus spontanées. Pascal Lefeuvre, Gilles Chabenat, Philippe Laussine lui indiqueront les sentes les plus utiles pour arriver à sonner son beffroi des douze coups du bonheur.

(cf : lettre Fabrice Kieffer, 07/04/2013).



Philippe Mousnier
Vielle Mousnier.

Il y a les forêts humides du grand nord, couvertes de bouleaux plaintifs. D'autres plus sombres, plantées de vieux sapins agressifs pour planquer nos frontières alémaniques. Les foyards morvandiaux possessifs font la grimace aux chênes poussifs périgourdiens alors que se moquent du vent les pins des landes sur leurs échasses de thérébentine.

Imaginez alors une forêt qui rassemblerait toutes ces essences et bien d'autres encore, des canneliers ou des cédrats, des plants d'ébène et des mains crispées d'oliviers centenaires. Ce que nous appelions autrefois jardin botanique, jardin des plantes, jardin du roi, conservatoire, arboretum ou autre jardin d'essai.

Voilà, tout est dit et si vous souhaitez comprendre Mousnier, planquez-vous derrière l'écorce folle d'un vieil amandier et tentez de comprendre comment ce luthier bourdonne d'eucalyptus en palissandre et de vignes en glycines. Ce sont, ce que l'ethnologue Levi-Strauss définissait dans cette pensée sauvage, ces immenses petits bricolages qui forment, assemblés par les forces d'une nature humaine éminemment pragmatique, la colonne vertébrale d'une culture longue et transmissible. Philippe s'est nourri des bricolages d'un Gaston Rivière, du talent d'autres facteurs, des passions de musiciens et lui-même, animé par la sève de mille essences, bricole à son tour les maillons d'une révolution luthière.

Oui, c'est bien le maître des bois cet homme là, un charpentier de l'au-delà. Alors, que sonnent les cigales dans ces ramages d'Artus et de jolivettes, de médiévales, d'olives et de paysannes. Quel concert dans cette pinède !



Élisabeth Noury
Vielle Kerboeuf.

Prenez un morceau de thym occitan, un brin de muguet nantais, une pomme de Corrèze et une vielle berrichonne. Déposez le tout sur un lit de souvenirs de bourrées, ajoutez une pincez de curiosité, un verre de bonne volonté et laissez mijoter de longues années jusqu'à ce que le maître coq Bernad vienne y verser quelques mélodies aromatiques.

Voilà, vous avez la recette d'une vielleuse de France et de Navarre, aimant le « grin grin » de son instrument, sa symphonie portée par les souvenirs d'un grand-père dansant la bourrée dans sa Corrèze d'enfance.

Il est là le secret de cet instrument diabolique, dans la fascination qu'il provoque envers et contre tout et lorsque que l'on a goûté de sa potion magique, il est impossible de se débarrasser de son fumet sentant si bon la France, les alpages ou les pâturages.

Élisabeth le sait, saisir une vielle, c'est cet instant où l'on soulève le couvercle d'une marmite et que l'on surprend la seconde fragile où s'échappent soudainement les essences d'une lente cuisson de bonheurs.

REMERCIEMENTS A TOUS :



De gauche à droite debout :

Daniel Burtin, Agnès Devaux, Frédéric Rossi, Frank Boerrigter, Fabrice Kieffer, Nicolas Chaumier, Kaky Chiron-Bard, Christine Fauveau, Philippe Mousnier, Lise Barkas.

De gauche à droite assis :

Marc Bernad, Élisabeth Noury, Pascale Lefevre, Thomas Hongrois, Diatou Lefevre-Sonko, Christian Hongrois, Sylvia Rolland.

A mon fils Thomas :

Que ces pages puissent te faire souvenir de ces deux jours à Mayet.
Bien affectueusement.

Textes et photographies :

Christian Hongrois
Mars-Avril 2013